

# Stigmate

## Les usages sociaux des handicaps

Erving Goffman  
Les Éditions de Minuit, 1975

### 1) Stigmate et identité sociale

Les Grecs, apparemment portés sur les auxiliaires visuels, inventèrent le terme de *stigmate* pour désigner des marques corporelles destinées à exposer ce qu'avait d'inhabituel et de détestable le statut moral de la personne ainsi signalée. Ces marques étaient gravées sur le corps au couteau ou au fer rouge, et proclamaient que celui qui les portait était un esclave, un criminel ou un traître, bref, un individu frappé d'infamie, rituellement impur, et qu'il fallait éviter, surtout dans les lieux publics. Plus tard, au temps du christianisme, deux épaisseurs de métaphore s'ajoutèrent au terme : la première se rapportait aux marques laissées sur le corps par la grâce divine, qui prenaient la forme de plaies éruptives bourgeonnant sur la peau ; la seconde, allusion médicale à l'allusion religieuse, se rapportait aux signes corporels d'un désordre physique. De nos jours, le terme s'emploie beaucoup en un sens assez proche du sens littéral originel, mais s'applique plus à la disgrâce elle-même qu'à sa manifestation corporelle. De plus, il s'est produit des changements quant aux types de disgrâces qui éveillent l'attention. Malgré cela, les chercheurs ne se sont guère attachés à décrire les conditions de structure préalables du stigmate, ni même à en définir le concept. C'est pourquoi il me paraît nécessaire avant toutes choses de tâcher d'esquisser quelques hypothèses et définitions d'ordre très général

### *Notions préliminaires*

La société établit des procédés servant à répartir en catégories les personnes et les contingents d'attributs qu'elle estime ordinaires et naturels chez les membres de chacune des catégories. Les cadres sociaux établissent les catégories de personnes qu'il est probable d'y rencontrer. La routine des rapports sociaux dans les cadres établis nous permet d'avoir affaire aux autres, habituellement présents, sans leur accorder une attention ou des pensées particulières. Par suite, lorsqu'un inconnu se présente à nous, ses premières apparitions ont toutes chances de nous mettre en mesure de prévoir la catégorie à laquelle il appartient et les attributs qu'il possède, son « identité sociale », pour employer un terme meilleur que celui de « statut social », car il s'y inclut des attributs personnels tels que l'« honnêteté », tout autant que des attributs structureux comme la « profession ».

Nous appuyant alors sur ces anticipations, nous les transformons en attentes normatives, en exigences présentées à bon droit.

D'ordinaire, nous n'avons pas conscience d'avoir formulé de telles exigences, ni conscience de leur nature, tant que la satisfaction n'en est pas activement mise en question. Mais, si elle l'est, c'est alors que nous risquons de nous apercevoir que nous n'avons cessé de poser certaines hypothèses quant à ce que devrait être l'individu qui nous fait face. Par suite, il vaudrait mieux dire que les exigences que nous formulons le sont « en puissance », et que, le caractère attribué à l'individu, nous le lui imputons de façon potentiellement rétrospective, c'est-à-dire par une caractérisation « en puissance », qui compose une *identité sociale virtuelle*. Quand à la catégorie et aux attributs dont on pourrait prouver qu'il les possède en fait, ils forment une identité sociale réelle.

Tout le temps que l'inconnu est en notre présence, des signes peuvent se manifester montrant qu'il possède un attribut qui le rend différent des autres membres de la catégorie de personnes qui lui est ouverte, et aussi moins attrayant, qui, à l'extrême, fait de lui quelqu'un d'intégralement mauvais, ou dangereux, ou sans

caractère. Ainsi diminué à nos yeux, il cesse d'être pour nous une personne accomplie et ordinaire, et tombe au rang d'individu vicié, amputé. Un tel attribut constitue un stigmat, surtout si le discrédit qu'il entraîne est très large ; parfois aussi on parle de faiblesse, de déficit ou de handicap. Il représente un désaccord particulier entre les identités sociales virtuelle et réelle. Notons qu'il existe d'autres types de désaccord, tel celui qui nous fait reclasser un individu d'une catégorie socialement attendue à une autre, différente mais tout aussi attendue, ou encore celui qui nous incite à déplacer vers le haut le jugement que nous avons porté sur quelqu'un. Remarquons également que tous les attributs déplaisants ne sont pas en cause, mais ceux-là seuls qui détonnent par rapport au stéréotype que nous avons quant à ce que devrait être une certaine sorte d'individus.

Le mot de stigmat servira donc à désigner un attribut qui jette un discrédit profond, mais il faut bien voir qu'en réalité c'est en termes de relations et non d'attributs qu'il convient de parler. L'attribut qui stigmatise tel possesseur peut confirmer la banalité de tel autre et, par conséquent, ne porte par lui-même ni crédit ni discrédit. [...]

Un stigmat représente donc en fait un certain type de relation entre l'attribut et le stéréotype, et cela même si je n'entends pas continuer à la dire ainsi, ne serait-ce que parce qu'il existe des attributs importants qui, presque partout dans notre société, portent le discrédit.

Le terme de stigmat ainsi que des synonymes dissimulent deux points de vue : l'individu stigmatisé suppose-t-il que sa différence est déjà connue ou visible sur place, ou bien pense-t-il qu'elle n'est ni connue ni immédiatement perceptible par les personnes présentes ? Dans le premier cas, on considère que le sort de l'individu *discrédité*, dans le second, celui de l'individu *discréditable*. Il s'agit là d'une distinction importante, même s'il est vrai que toute personne affligée d'un stigmat risque fort de vivre les deux situations. Je commencerai donc par traiter de la première situation, celle du discrédité, et j'aborderai ensuite la seconde, mais je ne les séparerai pas toujours.

En gros, on peut distinguer trois types de stigmates. En premier lieu, il y a les monstruosité du corps – les diverses difformité. Ensuite, on trouve les tares du caractère qui, aux yeux d'autrui, prennent l'aspect d'un manque de volonté, de passions irrépressibles ou antinaturelles, de croyances égarées et rigides, de malhonnêteté, et donc on infère l'existence chez un individu parce que l'on sait qu'il est ou a été, par exemple, mentalement dérangé, emprisonné, drogué, alcoolique, homosexuel, chômeur, suicidaire ou d'extrême-gauche. Enfin, il y a ces stigmates tribaux que sont la race, la nationalité et la religion, qui peuvent se transmettre de génération en génération et contaminer également tous les membres d'une famille<sup>1</sup>.

Mais, dans tous les cas de stigmat, y compris ceux auxquels pensaient les Grecs, on retrouve les mêmes traits sociologiques : un individu qui aurait pu aisément se faire admettre dans le cercle des rapports sociaux ordinaires possède une caractéristique telle qu'elle peut s'imposer à l'attention de ceux d'entre nous qui le rencontrent, et nous détourner de lui, détruisant ainsi les droits qu'il a vis-à-vis de nous du fait de ses autres attributs. Il possède un stigmat, une différence fâcheuse d'avec ce à quoi nous nous attendions. Quant à nous, ceux qui ne divergent pas négativement de ces attentes particulières, je nous appellerai les *normaux*.

Les attitudes que nous, les normaux, prenons vis-à-vis d'une personne affligée d'un stigmat et la façon dont nous agissons envers elle, tout cela est bien connu, puisque ce sont les réaction que la bienveillance sociale est destinée à adoucir et à

---

<sup>1</sup> Récemment, surtout en grande-Bretagne, l'infériorité dans l'échelle sociale constituait un important stigmat tribal, tel que les péchés des parents, ou du moins de leur milieu, retombaient sur les enfants si d'aventure ceux-ci s'élevaient indûment au-dessus de leur position originelle. On sait par ailleurs que les stigmates sociaux et leurs traitements forment l'un des thèmes centraux du roman britannique.

améliorer. Il va de soi que, par définition, nous pensons qu'une personne ayant un stigmate n'est pas tout à fait humaine. Partant de ce postulat, nous pratiquons toutes sortes de discriminations, par lesquelles nous réduisant efficacement, même si c'est souvent inconsciemment, les chances de cette personne. Afin d'expliquer son infériorité et de justifier qu'elle représente un danger, nous bâtissons une théorie, une idéologie du stigmate, qui sert aussi parfois à rationaliser une animosité fondée sur d'autres différences, de classe par exemple. Nous employons tous les jours des termes désignant spécifiquement un stigmate, tels qu'impotent, bâtard, débile, pour en faire une source d'images et de métaphores, sans penser le plus souvent à leur signification première. Observant une imperfection, nous sommes enclins à en supposer toute une série, nous sans attribuer en même temps certaines qualités souhaitables mais peu souhaitées, souvent teintées de surnaturel telles le « sixième sens » ou l'« intuition ». [...]

Bien plus, il arrive que nous percevions la réaction de défense qu'a l'individu stigmatisé à l'égard de sa situation comme étant l'expression directe de sa déficience, et qu'alors nous considérons à la fois la déficience et la réaction comme le juste salaire de quelque chose que lui, ou ses parents, ou son peuple, ont fait, ce qui, par suite, justifie la façon dont nous le traitons.

Passons maintenant de l'individu normal à celui contre qui il l'est. C'est, semble-t-il, une vérité générale que les membres d'une catégorie sociale peuvent adhérer fortement à un critère de jugement que, d'accord avec d'autres, ils estiment ne pas s'appliquer directement à eux-mêmes. C'est ainsi qu'un homme d'affaires peut exiger des femmes un comportement féminin, ou des moines un comportement ascétique, sans se voir lui-même comme une personne qui devrait réaliser l'un ou l'autre de ces styles de conduite. La distinction passe donc entre appliquer une norme et se contenter de la soutenir. A ce niveau, le problème du stigmate ne se pose pas ; en revanche, il apparaît dès lors que, de toutes parts, on s'attend plus ou moins à ce que les membres d'une catégorie donnée ne fassent pas que soutenir une certaine norme, mais en outre l'appliquent.

Par suite, il ne paraît pas impossible qu'un individu échoue à être à la hauteur de ce nous exigeons en fait de lui, mais que cet échec le laisse relativement indemne : isolé par son étrangeté, protégé par ses propres images de soi, il a le sentiment qu'il est, lui, l'homme accompli, et que nous, nous ne sommes pas tout à fait humains. C'est cette possibilité que célèbrent tant de contes exemplaires sur les mennonites, les Bohémiens, les canailles éhontées et les juifs très orthodoxes.

Cela dit, il semble que, de nos jours, en Amérique, les codes d'honneur isolé soient sue le déclin. L'individu stigmatisé tend à avoir les mêmes idées que nous sur l'identité. C'est là un fait capital. Certes, ce qu'il éprouve au plus profond de lui-même, ce peut être le sentiment d'être une « personne normale », un homme semblable à tous les autres, une personne, donc, qui mérite sa chance et un peu de répit<sup>2</sup>. (En fait, de quelque façon qu'il exprime sa revendication, il la fonde sur ce qu'il estime dû, non à *tous*, mais à tous les membres d'une catégorie sociale choisie qui lui convient indubitablement, telle que, par exemple, l'âge, le sexe, la profession, etc.) Mais, en même temps, il peut fort bien percevoir, d'ordinaire à juste titre, que, quoi qu'ils professent, les autres ne l'« acceptent » pas vraiment, ne sont pas disposés à prendre contact avec lui sur « un pied d'égalité ». De plus, les critères que la société lui a fait intérioriser sont autant

---

2 Cette notion d'« homme normal » trouve peut-être son origine dans la vision médicale de l'être humain, ou bien encore dans la tendance qu'on les grandes organisations bureaucratiques telles que l'État national, à traiter tous les membres comme égaux sous certains aspects. Quoi qu'il en soit, elle est, semble-t-il, à la source de toute l'imagerie à travers laquelle se voient actuellement la majorité des gens. Et il est intéressant de remarquer que, dans le roman populaire, une convention nouvelle est apparue, selon laquelle un individu douteux peut confirmer ses prétentions à la normalité en montrant qu'il a en sa possession une épouse et des enfants et, plutôt bizarrement, en attestant qu'il passe Noël et le Jour de l'An avec eux.

d'instruments qui le rendent intimement sensible à ce que les autres voient comme sa déficience, et qui, inévitablement, l'amènent, ne serait-ce que par instants, à admettre qu'en effet il n'est pas à la hauteur de ce qu'il devrait être. La honte surgit dès lors au centre des possibilités chez cet individu qui perçoit l'un des ses propres attributs comme avilissante à posséder, une chose qu'il se verrait bien ne pas posséder.

La présence alentour des normaux ne peut en général que renforcer cette cassure entre soi et ce qu'on exige de soi, mais, en fait, la haine et le mépris de soi-même peuvent aussi bien se manifester lorsque seuls l'individu et son miroir sont en jeu. [...]

Nous pouvons maintenant formuler ce qui caractérise essentiellement la situation de l'individu stigmatisé dans la vie. Il s'agit de ce que l'on nomme souvent, quoique vaguement, l'« acceptation ». Il se passe que ceux qui sont en rapport avec lui manquent à lui accorder le respect et la considération que les aspects non contaminés de son identité sociale les avaient conduits à prévoir pour lui, et l'avaient conduit à prévoir pour lui-même ; et il fait écho à ce refus en admettant que certains de ses attributs le justifient.

Comment la personne stigmatisée réagit-elle à sa situation ? Dans certains cas, il lui est possible d'essayer directement de corriger ce qu'elle estime être le fondement objectif de sa déficience : ainsi, quand une personne difforme se soumet à une chirurgie esthétique, un aveugle à un traitement oculaire, un illettré à une formation pour adulte, un homosexuel à une psychothérapie. (Lorsqu'une telle réparation est possible, il s'ensuit fréquemment, non pas l'acquisition d'un statut pleinement normal, mais une transformation de soi-même qui, de quelqu'un d'affligé d'une certaine tare, devient quelqu'un dont on sait qu'il a corrigé une certaine tare.) Ici, il convient de mentionner une tendance à la « victimisation », qui provient de ce que la personne stigmatisée se trouve exposée à toutes sortes de charlatans qui viennent lui vendre des remèdes contre le bégaiement, des éclaircisseurs pour la peau, des appareils pour grandir, des restaurateurs de jeunesse (tels le traitement au moyen de jaunes d'œufs fertilisés), des cures par la foi, de l'assurance dans la conversation. Mais, qu'il s'agisse de techniques efficaces ou de tromperies, la quête, bien souvent secrète, qu'elles entraînent montre de façon particulièrement évidente jusqu'où les personnes stigmatisées sont prêtes à aller, et par suite la tristesse d'une situation qui les conduit à de telles extrémités. [...]

L'individu stigmatisé peut aussi chercher à améliorer indirectement sa condition en consacrant en privé beaucoup d'efforts à maîtriser certains domaines d'activité que, d'ordinaire, pour des raisons incidentes ou matérielles, on estime fermés aux personnes affligées de sa déficience. C'est ainsi que l'on voit des estropiés apprendre ou réapprendre à nager, à monter à cheval, à jouer du tennis, à piloter un avion, ou des aveugles devenir des skieurs ou des alpinistes émérites. Et la torture de l'apprentissage peut s'accompagner, bien entendu, du supplice de la mise en œuvre : ainsi, quand un individu, immobilisé dans son fauteuil roulant, parvient à rejoindre la piste en compagnie d'une jeune fille et se livre à une imitation de danse. Enfin, la personne honteusement différente peut se couper de ce que l'on nomme la réalité et s'efforcer obstinément d'interpréter au mépris des conventions le personnage attaché à son identité sociale.

D'autre part, l'individu affligé d'un stigmate s'en sert souvent en vue de « petits profits », pour justifier des succès rencontrés pour d'autres raisons. [...]

Jusqu'à présent, les réactions des normaux et des stigmatisés que nous avons considérés sont de celles qui peuvent s'étendre dans le temps et se produire en l'absence de tout contact entre ces deux catégories de personnes. Il n'en reste pas moins que l'objet spécifique de ce livre est le problème des « contacts mixtes », de ces instants où normaux et stigmatisés partagent une même « situation sociale », autrement dit, se

trouvent physiquement en présence les uns des autres, que ce soit au sein d'une rencontre en forme de conversation ou à la faveur d'une simple participation commune à une réunion sans objet précis.

Bien entendu, à la seule pensée de ces contacts, les normaux et les stigmatisés peuvent arranger leur vie de façon à les éviter. Et l'on peut supposer que les conséquences les plus profondes de tels arrangements seront pour les seconds, puisque ce sont eux qui, d'ordinaire, devront en faire le plus. [...]

Privé de l'information salubre que pourraient lui renvoyer les rapports sociaux quotidiens, l'isolé volontaire risque de s'enfoncer dans les soupçons, la dépression, l'agressivité, l'angoisse et le désarroi. [...]

C'est lorsque les normaux et les stigmatisés viennent à se trouver matériellement en présence les uns des autres, et surtout s'ils s'efforcent de soutenir conjointement une conversation, qu'a lieu l'une des scènes primitives de la sociologie : car c'est bien souvent à ce moment-là que les deux parties se voient contraintes d'affronter directement les causes et les effets du stigmaté.

C'est alors que l'individu affligé d'un stigmaté peut s'apercevoir qu'il ne sait pas exactement comment nous, les normaux, allons l'identifier et l'accueillir. [...]

Cette incertitude ne provient pas simplement de ce que l'individu stigmaté ignore dans quelle catégorie on le placera, mais aussi, à supposer que le placement lui soit favorable, de ce qu'il sait qu'au plus profond d'eux-mêmes les autres peuvent continuer à le définir en fonction de son stigmaté. [...]

C'est ainsi que naît chez le stigmaté le sentiment qu'il ignore ce que les autres pensent « vraiment » de lui.

De plus, au cours des contacts mixtes, l'individu affligé d'un stigmaté a tendance à se sentir « en représentations », obligé de surveiller et de contrôler l'impression qu'il produit, avec une intensité et une étendue qui, suppose-t-il, ne s'imposent pas aux autres.

En outre, il a souvent le sentiment que les schémas qui servent habituellement à interpréter les événements quotidiens ne tiennent plus. Ses réussites les plus insignifiantes prennent l'allure de capacités remarquables et digne d'éloges du fait des circonstances. Un délinquant professionnel le montre bien :

« Vous savez, c'est réellement étonnant de vous voir lire des livres comme ça, ça me renverse, vraiment. J'aurais cru que vous lisiez des polars bon marché, des trucs avec des couvertures salées, des bouquins comme ça, quoi. Et je vous vois là avec Claud Cockburn, Hugh Klare, Simone de Beauvoir et Laurence Durrell ! »

Vous savez, pour lui, c'était pas du tout une remarque insultante ; en fait, je pense qu'il croyait qu'il se montrant honnête en m'avouant à quel point il se faisait des idées fausses. Et c'est exactement ça, cette espèce d'air protecteur que les honnêtes gens prennent avec vous si vous êtes un délinquant. « Rendez-vous compte ! », ils disent. « D'une certaine façon, vous ressemblez tout à fait à un être humain ! » ça me donne envie de les buter, ces cons. [...]

Quand, pour percevoir l'échec du stigmaté, il suffit de diriger notre attention (d'ordinaire visuelle) sur sa personne – quand, en deux mots, il est discrédité et non discréditable -, c'est alors qu'il risque d'avoir le sentiment que sa présence parmi les normaux l'expose sans protection à voir sa vie privée envahie, sentiment qui prend peut-être le plus d'acuité quand le regard est celui d'enfants. Ce déplaisir est souvent accru par celui que lui causent les inconnus qui se sentent autorisés à engager avec lui des

conversations au cours desquelles ils expriment ce qu'il prend pour une curiosité morbide à son égard, ou bien lui offrent une aide dont il n'a pas besoin ou pas envie. [...] Ce qu'implique de telles avances est que l'individu stigmatisé est une personne que n'importe qui peut aborder à volonté, à condition de compatir au sort de ceux de son espèce.

Sachant ce qu'il risque d'affronter dès qu'il s'intègre à une situation sociale mixte, l'individu stigmatisé peut d'avance se protéger en se faisant tout petit. [...]

Au lieu de se faire tout petit, l'individu affligé d'un stigmate peut tenter d'aborder les contacts mixtes en affichant un air de bravade agressive, mais il risque ainsi de s'attirer tout un ensemble de repréailles ennuyeuses. Ajoutons qu'on le voit parfois hésiter entre ces deux tactiques, passer à chaque instant de l'une à l'autre, et, ce faisant, montrer à l'évidence l'une des voies principales qui mènent à la désintégration des interactions en face à face ordinaires.

Ce que je voudrais suggérer, donc, c'est que les individus stigmatisés – du moins, ceux qui le sont « visiblement » - ont des raisons particulières de sentir que les situations sociales mixtes tendent à reproduire des interactions flottantes et angoissées. Mais, s'il en est ainsi, on peut supposer qu'à nous aussi, les normaux, de telles situations apparaissent branlantes. Nous avons le sentiment que l'individu stigmatisé se montre soit trop agressif, soit trop embarrassé, et que, dans l'un ou l'autre cas, il n'est que trop disposé à voir dans nos actes des significations que nous n'y avons pas mises. Il nous semble que, si nous sympathisons sans détours avec sa condition, nous risquons d'outrepasser nos sentiments ; mais, si nous oublions sa déficience, nous risquons aussi d'exiger de lui des choses impossibles, ou d'offenser sans le vouloir ses compagnons d'infortune. Tout ce qui peut être pour lui source de désagréments tandis que nous sommes avec lui se transforme ainsi en quelque chose dont nous percevons qu'il est conscient, conscient que nous en sommes conscients, voire conscient de notre conscience de sa conscience. La scène est alors posée pour cette régression à l'infini de la perception mutuelle que la psychologie sociale meadienne nous apprend à enclencher, mais pas à arrêter. [...]

En conséquence, l'attention se voit furtivement détournée de ces cibles obligatoires ; il s'ensuit un repli sur soi et un « repli sur autrui », qui se traduisent pathologiquement dans l'interaction : c'est le malaise. [...]

Donc, dans les situations sociales où se trouve un individu dont on sait ou dont on voit qu'il est affligé d'un stigmate, nous risquons de nous livrer à des catégorisations déplacées et, en outre, de partager avec lui un sentiment de malaise. Bien sûr, ce n'est là qu'une case de départ, qui suivent souvent des mouvements importants. Et, puisque la personne stigmatisée risque fort d'affronter plus souvent que nous de telles situations, elle a toutes chances de devenir la plus habile à les manier.

### *L'appartenance et l'initiation*

J'ai suggéré plus haut qu'il peut exister un écart entre les identités virtuelle et réelle d'un individu. Cet écart, s'il est connu ou visible, compromet l'identité sociale : il a pour effet de couper l'individu de la société et de lui-même, en sorte qu'il reste là, personne discréditée face à un monde qui la rejette. Certains, tels l'individu né sans nez, vont découvrir peu à peu au long de leur vie qu'ils sont seuls de leur espèce, et que l'univers entier est contre eux. La plupart, en revanche, finissent par s'apercevoir qu'il existe des autres compatissants, prêts à se mettre à leur place et à partager avec eux le sentiment qu'ils sont des êtres humains et « essentiellement » normaux, malgré les apparences et quoiqu'ils doutent d'eux-mêmes.

Ces autres compatissants sont d'abord, cela va de soi, ceux qui partagent le même stigmat. Sachant d'expérience ce que c'est que d'avoir ce stigmat, ils peuvent enseigner les trucs du métier à l'individu qui en est affligé, et constituer pour lui un cercle de lamentations au sien duquel il peut se retirer pour y trouver un soutien moral et le réconfort de se sentir chez soi, à l'aise, accepté comme une personne réellement identique à tout homme normal. [...]

Je me rappelais combien ç'avait été reposant, à Richtie School, d'être parmi des gens qui acceptaient sans problème les déficiences de l'ouïe. Ce que je voulais désormais, c'était connaître des gens qui acceptaient sans problème les appareils acoustiques. Comme ce serait agréable de pouvoir régler son volume sur mon écouteur sans me soucier de savoir s'il y avait quelqu'un pour me regarder ; de ne plus me demander, pendant un moment, si le fil derrière mon cou se voyait. Quel bonheur de pouvoir dire tout haut à quelqu'un : « Bon dieu, ma pile est morte ! ».

Lorsqu'on étudie les personnes stigmatisées d'un point de vue sociologique, on s'intéresse d'ordinaire au type de vie corporative que mènent éventuellement les membres d'une catégorie donnée. Il est certain que l'on trouve là un catalogue assez complet de tous les types de formation de groupes, avec leurs diverses fonctions. [...]

De telles associations représentent souvent l'aboutissement d'années d'efforts de la part de personnes et de groupes aux situations diverses, et constituent, en tant que mouvements sociaux, des objets d'étude exemplaires. [...]

Plus traditionnels, il y a les réseaux nationaux de relations (ou de relations de relations), auxquels appartiennent, semble-t-il, certains délinquants et certains homosexuels. Il faut mentionner également le milieu qui, dans chaque ville, renferme un noyau d'établissements de services, bases et territoires des prostituées, des drogués, des homosexuels, des alcooliques et autres groupes frappés d'infamie, tantôt fréquentés en outre par divers types de réprouvés, tantôt non. Enfin, dans les grandes villes, il y a les communautés sédentaires et bien constituées, ethniques, raciales ou religieuses, au sein desquelles se concentrent un grand nombre de personnes triplement stigmatisées et où (en opposition à la plupart des regroupements analogues) c'est la famille et non l'individu qui représente l'unité fondamentale d'organisation.

Il faut dire qu'en ce domaine il existe communément une confusion quant aux concepts. Le terme de « catégorie » est tout à fait abstrait, et peut s'appliquer à n'importe quel agrégat, dont, ici, les gens affligés d'un stigmat particulier. Il est fort possible qu'une bonne partie de ceux qui entrent dans une catégorie stigmatique donnée en désignent la totalité des membres au moyen du mot « groupe » ou d'un équivalent tel que « nous » ou « les nôtres ». De même, les personnes extérieures à cette catégorie peuvent parler de ceux qui s'y trouvent en termes de groupe. Cela dit, il est fréquent que l'ensemble des membres ne constitue pas un groupe unique, au sens strict : ils sont incapables d'une action collective et ne montrent aucune structure stable et globale d'interactions mutuelles. Ce que l'on constate en fait, c'est que les personnes appartenant à une catégorie stigmatique donnée ont tendance à se rassembler en petits groupes sociaux dont les membres proviennent tous de cette catégorie, groupe qui, eux-mêmes, tendent plus ou moins à se soumettre à une organisation supérieure. Et l'on constate également que, lorsque deux membres d'une certaine catégorie se rencontrent par hasard, ils peuvent être tous deux enclins à modifier la façon dont ils se traitent, parce que chacun croit que l'autre appartient au même « groupe » que lui. En outre, étant membre d'une certaine catégorie, un individu a souvent d'autant plus de chances d'entrer en contact avec n'importe quel autre membre, voir d'établir avec lui une relation par suite de la rencontre. Donc une catégorie peut avoir pour fonction d'inciter ceux qui

la composent à former entre eux des groupes et des relations, mais la totalité de ses membres n'en constitue pas pour autant un groupe – subtilité conceptuelle que nous négligerons parfois dans la suite de cet ouvrage.

Qu'elles constituent ou non le point de départ d'une communauté dotée d'une certaine armature écologique, les personnes affligées d'un stigmatte particulier entretiennent les plus souvent des agents et des comités qui les représentent. (Il est intéressant de noter qu'il existe aucun mot pour désigner précisément les commettants, partisans, fans, sujets ou fidèles de ces représentants.) Ainsi, il arrive qu'ils disposent d'un comité ou d'un groupe de pression qui défend leur cause devant la presse ou le gouvernement, avec certaines différences selon que, tels les sourds, les aveugles, les alcooliques et les juifs, ils s'appuient sur des gens de leur sorte, des « semblables » qui savent ce que c'est, ou au contraire, à la façon des anciens délinquants et des débiles mentaux, sur des personnes de l'autre bord. (On voit parfois que des groupes d'action qui servent les intérêts d'une même catégorie d'individus stigmatisés se trouvent en légère opposition, opposition qui traduit souvent le fait que les uns sont dirigés par des congénères et les autres par des normaux.) L'une des tâches qui incombent en particulier aux représentants consiste à convaincre le public d'employer une étiquette moins offensante pour désigner la catégorie qu'ils défendent. [...]

Un autre de leurs devoirs quotidiens consiste à paraître en tant que « porte-parole » devant divers publics de normaux et de stigmatisés : ils défendent la cause de ces derniers, et, quant ils en font eux-mêmes partie, se présentent en modèles vivants d'une conquête de la normalité, en héros de l'adaptation, dignes de récompenses publiques pour avoir prouvé que quelqu'un de leur sorte peut être une personne accomplie. p.38